Campus de la Transition
ÉCONOMIE·ÉCOLOGIE·HUMANISME

Le « chercheur embarqué »

Rapport no. ET-2023-01

Version 1.0
avril 2023

Luigi Russi [a, b]
[a] Campus de la Transition
[b] Laboratoire ADEF, Aix-Marseille Université

Série « Expériences et Témoignages du Campus de la Transition »
ISSN : XXXX-XXXX

La série « *Expériences et Témoignages du Campus de la Transition* » cherche à contribuer au discours scientifique francophone par une série de travaux « non-conventionnels », où une réflexion interdisciplinaire et transdisciplinaire se fonde sur l'expérience du terrain et sur les problèmes très concrets qu'elle pose pour les chercheuses et chercheurs et les praticiennes et praticiens. Chaque publication de la série a son point de départ dans les projets et les expérimentations menés au Campus de la Transition, abordés comme exemples de questions pertinentes pour la société au sens large.

Méthode de citation recommandée :
Russi, L. (2023). *Le « chercheur embarqué » : la recherche au Campus de la Transition comme un futur proche*. Expériences et Témoignages du Camus de la Transition, Rapport no. ET-2023-01. Forges, France : Campus de la Transition.

Mentions legales

© Les Auteurs

Éditeur : Association Campus de la Transition
2 Rue de Salins
77130 Forges

ISSN : XXXX-XXXX

Le « chercheur embarqué » : la recherche au Campus de la Transition comme un futur proche

Sommaire

Le Campus de la Transition a une petite tradition d'héberger des chercheurs et des chercheuses. En même temps, faire de la recherche dans une association qui réunit un écolieu, un centre de formation et un site d'expérimentation et de recherche n'est pas tout à fait la même expérience que de travailler au sein d'une université. Dans ce document, j'interroge mon expérience de chercheur au Campus, et j'ose une catégorisation de cette expérience par la dénomination de « chercheur embarqué ». Avec ce mot, je cherche à souligner comme la différence de cadre par rapport à l'université mets en évidence certains aspects du travail de recherche qui sont moins sollicités dans le contexte académique. Elle permet ainsi de cultiver certaines capacités qui reçoivent moins d'attention dans le parcours canonique, mais qui peuvent pourtant s'avérer utiles pour faire face aux attentes nouvelles que la société porte vis-à-vis la recherche scientifique. Plus spécifiquement, par cet écrit qui aborde mon expérience personnelle comme un étude de cas en « recherche embarquée », j'espère contribuer à une réflexion plus large autour des divisions apparentes que la posture de chercheur embarqué remet en question : entre savoir disciplinaire et regard des interdisciplines, entre théorie et pratique, entre chercheurs et praticiens, entre recherche et action. J'énonce aussi des principes de recherche embarquée, que j'ai trouvé

utiles pour guider mes pas dans cette posture encore insuffisamment visible.

Mots clés : chercheur embarqué, recherche-action, université, interdisciplinarité, McLuhan

[L]es chercheurs en sciences sociales travaillant sur le terrain se trouvent souvent dans la situation d'être « embarqués ». Dans bien des cas, ils sont embarqués parce qu'ils sont liés par un contrat avec l'organisme commanditaire de l'enquête. Mais il arrive aussi qu'ils soient embarqués du fait de leur engagement associatif, de la souffrance à laquelle ils se trouvent confrontés sur le terrain ou de la confrontation à des activités illégales, dangereuses ou physiquement exigeantes. Toutes ces situations se ressemblent en ce qu'elles mettent leurs convictions personnelles, leurs valeurs, voire leur courage à l'épreuve

— G. Dubey (2013)

Introduction[1]

Si, à la fin de mon doctorat de recherche en 2015, on m'avait annoncé que pour les huit ans à venir, la presque totalité de mes expériences de travail comme chercheur aurait eu lieu en dehors d'institutions académiques … je pense que je l'aurais pris comme une blague. Aujourd'hui, c'est le tournant inédit que ma vie professionnelle a pris!

Pendant ces huit ans, j'ai connu bien d'autres collègues dont l'histoire rassemble la mienne. C'est ainsi que je me suis rendu compte que mon parcours professionnel - que je vais appeler dès maintenant de « chercheur embarqué »[2] - n'est probablement pas un cas isolé. De bon sociologue, je vois donc un terrain pour faire ce qu'on appelle de l' « autoethnographie » (Ellis, Adams et Bochner, 2010). Dit simplement : si on cherchait à se décrire soi-même comme membre d'un «groupe sociale», quels éléments de son propre vécu pourraient aider à éclairer l'expérience partagée par les autres membres de ce même groupe?

Il y a de plus, dans cette curiosité ethnographique, qu'une simple fixation classificatoire. Mon but est plutôt de mettre en commun avec d'autres chercheurs et chercheuses certaines expériences que j'ai apprises à reconnaître comme faisant partie du « métier » de la recherche, et qui n'apparaissent pas avec la même intensité quand on est dans l'institution académique. La promesse d'une telle « mise en commun » est de promouvoir une meilleure prise de conscience des capacités que cette posture de « chercheur embarqué » sollicite. Bien qu'il ne s'agisse pas de compétences exclusives à cette posture

[1] Je remercie Émilie Cros pour son apport de relecture et Rémi Beau pour ses précieux commentaires sur des versions antérieures.

[2] Dans ce texte, j'utilise 42 fois le terme « chercheur embarqué », au masculin. Dans certains cas, le masculin se réfère à moi (le chercheur Luigi), dans le reste des cas, je parle en général (de chercheurs *et* chercheuses). Dans cette dernière situation, j'ai utilisé la forme inclusive ("chercheurs et chercheuses") là où cette précision n'empêchait la lisibilité de mes phrases, et je l'ai omise quand elles devenaient trop lourdes ou ingouvernables. L'omission découle donc de ce choix stylistique et n'importe pas une volonté de parler de manière exclusive!

« embarquée », cette dernière offre un aperçu du futur du métier de chercheur, qui se veut en dialogue de plus en plus étroit avec la société. C'est ainsi que l'expérience de « recherche embarquée » au Campus de la Transition peut se faire aperçu d'un futur proche.

I. La figure et son fond

> *« C'est quoi un chercheur ? ». La question ouvre la discussion avec mes collègues au sein du « Pôle recherche ».*
> *On est censé articuler une vision de long terme pour la recherche au Campus, au sein d'un exercice pour éclairer sa mission stratégique sur les prochains 5 ans.*
> *Je me sens touché aux tripes.*
> *« Un chercheur est quelqu'un qui est affilié à une université » dit quelqu'un.*
> *Aïe.*
> *« C'est un chercheur académique ça … mais nous, on n'est pas une université! ».*
> *Voici la réponse qui sort de moi, colorée d'un souci qui m'a souvent troublé: de me voir effacé par des catégorisations trop étroites.*

Je ne suis pas qualifié comme « enseignant-chercheur », d'après la taxonomie par classes disciplinaires adoptée par le Conseil Nationale des Universités (ou par son équivalent italien, l'*Agenzia Nazionale per la Valutazione dell'Università e della Ricerca*). [3] En fait, très vite dans mon parcours d'études, j'ai pris conscience que la façon dont ma curiosité bouge n'est pas (juste) celle de « creuser » dans une même discipline, ou encore de « bâtir » un édifice intellectuel là-dessus. Je suis plutôt quelqu'un avec une intelligence que j'appellerais « conviviale » : ma table est visitée par des idées qui partent de loin, comme celle d'une auberge sur le chemin de Compostelle. Il m'arrive encore souvent d'être le seul à rire de mes blagues, précisément parce que je trouve marrant de faire appel à des références insolites … que mes interlocuteurs trouvent parfois un peu trop écartées. Or, par rapport à mon parcours d'études

[3] Toute catégorisation, comme celle que je suis en train de proposer dans le texte entre « chercheur embarqué » et « chercheur académique », demeure exposée à la variabilité de la vie qui réserve toujours des surprises. Dans mon cas, l'ironie fait que, quelques jours après le premier ébauche de cet écrit, j'obtienne la qualification à Maitre de Conférences dans une des nouvelles "sections interdisciplinaires" qui ont été crées au sein du CNU, la Section 70 en Sciences de l'éducation et de la formation. Je propose cette clé de lecture de ce qui m'est arrivé: la recherche embarquée est, pour le moment, une *posture* qu'on se retrouve à habiter, souvent sans savoir exactement ce que cela implique … mais est-ce que c'est aussi une *carrière* ? Pour qu'il y ait une carrière possible, il faut n « sentier battu » et donc une visibilité sociale (« oui, c'est exactement un *chercheur embarqué* qu'il me faut embaucher, je sais où je peux en trouver un … donc je pars à sa recherche ! ») que, à présent, la « recherche embarquée » n'a pas encore. D'où la pression à vouloir rentrer dans des cases plus lisibles dont je témoigne par ma propre expérience.

interdisciplinaires, j'ai souvent éprouvé le même sentiment d'embarras qui arrive quand on est le seuls à rire à une blague. Aujourd'hui, je me rends compte que je fais partie d'un groupe de chercheurs et de chercheuses qui ont choisi la mobilité entre disciplines comme vocation et qui, par la suite, se sont trouvés à gérer les conséquences de ce choix … dans un contexte institutionnel qui n'est encore pas trop à l'aise avec des parcours interdisciplinaires. Je ne suis donc pas seul à avoir du mal à me rendre lisible dans un cadre qui valorise une identification disciplinaire claire.

À un premier regard, ces considérations pourraient paraître anecdotiques. Au contraire, je trouve qu'elles touchent au cœur du profil du chercheur « embarqué ». Pour en revenir à l'échange avec mes collègues : un chercheur embarqué est donc *quelqu'un qui—par un mix de choix et de chance—se trouve aux marges de lisibilité par l'institution académique, attachée à une conception fondamentalement disciplinaire du savoir*. Il vaut la peine de noter ici que cette définition admet d'une gradation et que, si mon expérience de chercheur ancré dans l'associatif se situe à un extrême, ce n'est pas non plus le cas que tout chercheur qui exerce son métier au sein de l'université soit à l'abri de ce même manque de lisibilité. Je propose donc d'approcher les considérations qui suivent comme pouvant s'appliquer de façon différenciée à une palette de chercheurs et chercheuses qui habitent toutes les positions intermédiaires qui peuvent exister entre mon propre cas et le cas opposé du chercheur mono-disciplinaire (telles que : chercheurs et chercheuses à l'encontre d'une période d'étude de terrain, chercheurs et chercheuses travaillant avec des équipes pluridisciplinaires, chercheurs et chercheuses aux parcours pluridisciplinaires et donc partagés entre les langages et les critères d'évaluation de ces différentes disciplines).

Cette condition, d'être moins reconnaissables au sein de l'université – qui est typiquement identifiée comme « le cadre d'appartenance » des chercheurs et des chercheuses - n'arrive pas sans crise d'identité.

> *Pour être footballeur, il faut des coéquipiers, bien sûr, mais il fait surtout un jeu qui pose le cadre pour se coordonner avec les autres (boire une bière avec ses coéquipiers n'est pas du foot non plus !). C'est donc le « jeu » qui fait le footballeur. Si on cherchait ici une image applicable au chercheur embarqué, celle-ci ne serait pas tant celle du footballeur « en solitaire » (qui s'entraîne seul avec le ballon, sans ses coéquipiers). Il serait plutôt un footballeur qui s'éveillait soudainement parmi les Yanomami d'Amazonie, avec un désir de jouer au foot, mais sans coéquipiers et sans les éléments du cadre (le ballon, les chaussures, les buts, le terrain de jeu) qui lui permettraient de jouer … même en solitaire.*

D'après Marshall McLuhan (le chercheur canadien qui a inauguré l'étude des médias comme environnements communicationnels) une métaphore est la juxtaposition de deux figures visibles (dans mon exemple, le *footballeur* et le *chercheur*), chacune accompagnée d'un *fond non visible* qui fait resauter la figure (dans l'exemple : le *jeu* du foot et le *cadre*

universitaire) (Pugen, 2015). Ce sont ces fonds cachés, plus que les figures visibles, qui donnent à une métaphore sa résonance (McLuhan et McLuhan, 1988). Donc un chercheur *académique* serait comme un footballeur *dans* son cadre du jeu alors qu'un chercheur *embarqué* serait plutôt comme un footballeur *hors* de son fond … tel un footballer parmi les Yanomami.

Voici donc un premier point d'arrivée : être chercheur embarqué signifie, d'une certaine manière, « perdre le fond » qui permet de situer le métier du chercheur, et donc devenir moins lisible aux autres et, parfois, à soi-même.

II. Retrouver l'origine

> *La première gelée de l'année date fin novembre 2022. C'est mon troisième mois au Campus comme postdoc. Pendant ces trois mois, j'ai travaillé à la bibliothèque, qui a tout ce qu'une bibliothèque nécessite : en premier, un air ancien. J'aime bien travailler ici, parce que c'est comme un voyage hors du temps, un « temple » où l'on peut prendre de la hauteur par rapport au quotidien. Pendant la gelée, la température tombe au point que la batterie de mon ordinateur ne tient plus qu'une dizaine de minutes. Je décide donc de partir en retraite, et de prendre place dans l'espace de travail commun - et mieux chauffé - qui se trouve dans un bâtiment plus récent. Cette tentative ne dure qu'un mois … jusqu'à ce qu'un jour je ne m'aperçois de la frustration qui me provoque le fait de travailler dans un espace où il y a « trop de passage» pour ma sensibilité. Je décide donc, armé de mitaines et d'une bouillotte pour les pieds, de reprendre possession de la bibliothèque. Sans bibliothèque, j'avais vraiment l'impression d'avoir perdu mon fond.*

Dans le passage de chercheur académique à chercheur embarqué, ce qui se perd est donc le « fond », c'est-à-dire le « cadre » habituel qui permet de rester lisible aux autres et à soi-même. La frustration que cette expérience provoque est comparable à celle que je viens de décrire : ce jour où j'ai dû quitter cette bibliothèque dans laquelle je n'arrivais plus à travailler.

Et pourtant, quelque chose s'est passé entre le moment où je suis parti « en retraite » et le jour, le mois suivant, où j'ai ressenti en moi une nouvelle détermination à revenir à la bibliothèque … presque à tout prix. Ce jour-là, j'ai arrêté de me sentir une figure sans fond, et j'ai pris conscience pour la première fois d'être devenu un chercheur embarqué.

> *Est-ce que faire des passes avec un ballon de toile artisanale avec des jeunes Yanomami ce n'est pas du foot … ou est-ce plutôt remonter aux origines du sport?*

Quand on prend un poste de « chercheur » hors d'une institution universitaire, on peut se trouver soudainement sans points de repère. Hors du cadre posé par l'université, il n'est pas évident que la « recherche » ait sa place. Qu'apporte un chercheur ? Quel est son « utilité » dans un collectif plus large ? Pourquoi faut-il lui faire de la place et investir des ressources pour qu'il soit là?

Pendant longtemps, j'ai trouvé ces questions gênantes. Pourtant (voici le sociologue qui parle), si elles sont là, ça signifie que les gens hors de l'université se posent de telles questions … parfois même beaucoup plus fréquemment que les gens dont l'habitat est l'université. Quand on travaille hors de l'université, il est donc assez facile de rencontrer « en pleine face » les raisons du questionnement sociétale qui touche aux institutions académiques et aux formes de travail qui peuvent avoir lieu à leur intérieur. Or, la seule manière de ne pas se faire contrôler par une question gênante … est d'essayer d'y répondre. C'est ainsi que je vois la posture de « chercheur embarqué » comme un commencement de réponse à ces points d'interrogation lourds – mais qu'il faut apprendre à écouter - qui viennent de la société vers les chercheurs (et vers les institutions qui leur font de cadre).

Le jour où j'ai repris possession de la bibliothèque, j'ai mieux compris que ce qui fait que la bibliothèque soit importante pour moi, comme chercheur, n'est pas tant la *disponibilité* de livres, mais le fait que c'est comme si les livres me regardaient d'un temps qui n'est pas celui que j'habite au jour le jour. C'est ce regard silencieux des livres qui m'aide à « me poser » avec des questions, à les faire parler par le rythme de l'écriture et de la lecture. Au fond, être chercheur comporte, pour moi, une *relation à la parole écrite* comme moyen pour prendre du recul, de ralentir le temps, de « se poser » avec des questions et de les faire respirer, afin qu'elles puissent faire leur travail.

D'une certaine manière, il me semble que ce que j'ai retrouvé par la perte temporaire de la bibliothèque a été ma conscience comme « chercheur ». Le fait d'avoir été embarqué par le froid m'a permis de revenir aux origines, de redécouvrir pour moi même la raison pour laquelle j'ai choisi la recherche.

III. Embarquement

> *Dans [le récit « Une descente dans le maelström], [Edgar Allan] Poe imagine la situation dans laquelle un marin, parti en expédition de pêche, se voit pris dans un énorme maelström ou tourbillon. Il voit que son bateau va être aspiré par celui-ci. Il commence à étudier l'action du tourbillon, et observe que certaines choses disparaissent et d'autres réapparaissent. En étudiant les choses qui réapparaissent et en s'attachant à l'une d'entre elles, il se sauve la vie. La reconnaissance des formes au milieu d'une force énorme, écrasante et destructrice est le moyen de sortir du maelström. (McLuhan, 1977)*

Au cœur du mot « chercheur embarqué » il y a cette allusion à une barque. À une barque … pas à un bateau. Il s'agit donc d'un petit navire qui se déplace léger sur l'eau. Le fond propre à un chercheur embarqué renvoie donc à cette expérience de navigation : contrairement au bateau, qui semble dominer les eaux sans bouger, la barque risque toujours de capoter.

Le fond propre à la figure du « chercheur embarqué » est ainsi un cadre instable, parcouru de courants vigoureux, par qui le chercheur est à risque de se faire dérouter. Il peut être que la place de ce chercheur … n'est donc pas sur la terre ferme de l'institution universitaire, mais plutôt dans le « flottement » des courants, par qui il ou elle se fait porter.

On arrive donc à une autre des tâches propres au chercheur embarqué et qui est toujours en tension avec l'impératif de s'extraire et de « se poser » pour que les questions puissent lui parler par l'écriture ; « se faire porter ». Dans la vie d'une organisation comme le Campus de la Transition, on côtoie une grande variété de personnes en tant que collègues (l'ingénieur dans sa deuxième vie professionnelle, la facilitatrice, les formateurs et formatrices, qui peuvent être aussi différents que les publics qu'ils forment, et encore les stagiaires en fin d'études et les bénévoles en « tour des écolieux »). Également, un chercher embarqué au Campus va connaître une variété de positions au sein de l'organisation (de la participation à la vie associative, au travail de terrain et d'écriture, au simple partage des lieux lors des repas et des temps creux … avec toutes les conversations que ça amène). Tout cela demande d'être une présence attentive, à l'écoute, de savoir faire le premier pas vers les collègues, d'accueillir leurs questions et les faire résonner par l'écrit.

> *[Q]u'est-ce, au fond, que s'embarquer, sinon s'embarquer avec, en compagnie de, dans l'attente d'être ravi, emporté loin de ce qui nous détermine ? N'y a-t-il pas aussi, dans le désir de tout chercheur engagé sur son terrain d'être surpris et étonné, de se laisser dessaisir, le désir de bousculer le réel, d'en desserrer l'étreinte, jusqu'à se mettre, parfois, en danger ?* (Dubey, 2013)

Bien sûr, « se faire porter » peut-être vraiment dangereux. On risque de se retrouver au large, de perdre sa direction, comme certains doctorants en première année qui se font dérouter par les lectures et n'arrivent plus à articuler une question pour guider leur recherche. À l'extrême, un chercheur embarqué cesse d'être chercheur lorsqu'il se fait embarquer par l'organisation, un peu comme ces anthropologues qui fusionnent avec les groupes qu'ils étudient et ne rentrent plus à la base – un phénomène décrit par l'expression « *going native* » (Guba et Lincoln, 1981). « Se faire porter » n'est donc pas, automatiquement, « faire de la recherche ». L'importance de « se poser » par l'écrit, de prendre du recul pour discerner une forme dans les courants, revient donc avec vigueur.

IV. Rassembler un public de co-chercheurs

Un chercheur embarqué ne peut pas éviter la rencontre « en plein visage » avec le questionnement de la valeur et de l'utilité de son travail. Prendre du recul pour soi-même, bien qu'indispensable, n'est donc pas assez.

> *Aux origines de la pratique de l'évaluation de programmes dans les années '60, c'était souvent des chercheurs et chercheuses issus de l'université qui étaient embauchés pour mener des évaluations dans des organisations, où ils pouvaient bien être les seuls chercheurs. Attachés prioritairement à la rigueur de la méthode, ces chercheurs-évaluateurs sont devenus une caricature … pour leurs rapports finaux d'évaluation - très rigoureux et érudits - mais que personne ne lisait. C'est ainsi qu'est née l'idée de l'évaluation « axée sur l'utilisation » (Patton, 1997). L'idée de fond c'est que la prise de recul, si elle n'aboutit pas à des connaissances mobilisables par le public qu'est l'organisation, ne demeure qu'une rêverie.*

Le défi principal pour un chercheur embarqué est de savoir contribuer à des dynamiques apprenantes au sein de son organisation, afin que la « prise de recul » devienne une activité non seulement privée … mais sociale. Un « jeu » partagé, permettant à d'autres aussi d'assumer de temps en temps une posture d'enquête vis-à-vis leurs circonstances, et de devenir ainsi des co-chercheurs.

C'est surtout à ce niveau qu'il est plus urgent pour le chercheur embarqué de prendre conscience de ce que comporte la « perte de fond », pour ne pas insister à mettre du vin nouveau (la recherche embarquée) dans une vieille outre (les notions de productivité et de valorisation courantes dans les milieux académiques). Pour un chercheur *académique*, la façon principale de « rendre public » le résultat de ses travaux est la publication dans une revue scientifique avec comité de lecture. Or, la plupart des revues scientifiques jugent l'originalité d'une contribution par sa capacité d'enrichir la conversation au sein d'une discipline (c'est à dire, par sa capacité d'influencer *d'autres chercheurs académiques*)—ce qui présuppose que l'avancement de l'état de la discipline soit l'objectif *primaire* que poursuit le chercheur. Par contre, quand un chercheur embarqué s'implique hors cadre académique, la valeur de son travail ne se mesure pas que par l'avancement de l'état de l'art dans une discipline … mais aussi par sa capacité d'activer des pistes pour remettre en mouvement des situations bloquées, et perçues par les collègues du chercheur comme source de fragmentation, d'incohérence et de blocage dans leur quotidien. Si la contribution d'un chercheur académique à une revue scientifique demande donc un engagement prolongé avec la littérature pour bien cibler sa contribution, la contribution d'un chercheur embarqué demande également *une autre capacité de*

lecture … non seulement par rapport à la littérature disciplinaire mais *aussi* par rapport aux circonstances où se joue un problème concret qu'on lui demande d'approcher.

En outre, si une publication scientifique sert à animer une communauté potentiellement globale d'autres chercheurs, les écrits d'un chercheur embarqué doivent aussi être à même d'animer une communauté plus proche de lecteurs, afin d'alimenter des échanges avec des collègues et de les faire devenir, petit à petit, des co-chercheurs. Cela demande donc des changements de style « littéraire » assez importants : de l'hégémonie de l'écrit savant … à des formes d'écriture plus attentives au concret et aux soucis d'applicabilité et plus ouvertes à des lecteurs de formation non-académique.

En conclusion, le problème de « perte de fond » par le chercheur embarqué se manifeste avec urgence par la nécessité de *rassembler un public* d'utilisateurs de sa recherche : c'est-à-dire un public de collègues et praticiens qui puissent devenir eux-mêmes des co-chercheurs. Il vaut la peine de préciser ici le sens de ce terme :« rassembler un public ». Le mot « public » peut évoquer dans le langage ordinaire une posture simplement passive (voir un public de spectateurs) et donner donc l'impression que « l'assemblage d'un public » par le chercheur embarqué pourrait à la limite se passer d'un dialogue critique autour de son travail de recherche, tel que l'implique la publication sur des revues scientifiques à comité de lecture. Loin de moi de proposer ça : mon utilisation du mot « public » est plutôt tirée de la théorie des médias (McLuhan et McLuhan, 1988), où la présence d'un public d'utilisateurs potentiels constitue un « pull factor » (un facteur d'incitation) crucial sur la production de connaissances et, avant cela, sur *la forme même qu'elle vont devoir prendre pour être mobilisées en tant que connaissances*. Dans le cas de la recherche embarquée, le public d'utilisateurs potentiels de la recherche consiste, bien sûr, en d'autres chercheurs et chercheuses en tant que lecteurs et réviseurs d'articles scientifiques sur des revues à comité de lecture. Par contre, à côté de ce public, le chercheur embarqué se trouve aussi face à un groupe hétérogène de collègues et praticiens avec qui il partage son quotidien sur le terrain. Dans ce dernier cas, le type de questionnement critique auquel le chercheur doit faire face s'attachera moins à la rigueur théorique de ses propositions … qu'à leur applicabilité dans un contexte spécifique. Il en suit que les attentes d'un public de praticiens vont également servir à évaluer les connaissances produites par le chercheur, mais non pas sous l'angle de leur rigueur théorique ou argumentative mais de leur capacité de faire une différence dans la pratique – d'après le constat des chercheurs impliqués dans l'évaluation de programmes (Patton, 1997). Ce n'est pas, donc, une question du *manque* de retour critique dont il s'agit ici, mais de prise de conscience des *différentes formes de questionnement critique* qui s'installent autour du travail du chercheur et qui peuvent changer selon le public auquel il s'adresse. Parmi les différentes formes possibles de critique, le questionnement sur l'*applicabilité pratique* – par le collègues et praticiens avec qui le chercheur partage son quotidien sur le terrain – pourra être moins facile à reconnaître ou à assumer par un chercheur embarqué … s'il ou elle ne

s'autorise pas à voir ces derniers comme étant aussi un public capable d'évaluer ses recherches.

Plus en détail, dans le cas du chercheur académique la question du public d'utilisateurs potentiels des recherches est en partie déjà structurée, étant donné le niveau d'organisation existant dans la communauté scientifique : le problème de ce chercheur pourrait se borner juste au choix de la bonne revue scientifique parmi d'autres. Par contre, ce niveau d'organisation, où il existe des endroits et des contextes sociaux déjà en place pour faciliter un échange critique autour des produits de la recherche (les conférences, les revues disciplinaires), ne constitue plus la norme hors du cadre académique. Là, il y a donc un travail à faire pour aller à l'encontre de la communauté d'utilisateurs potentiels qui pourraient trouver de la valeur dans les travaux du chercheur. Ce travail, de *découverte d'un autre public et des demandes qu'il va poser* au travail de recherche pour en décerner la valeur, c'est un travail que personne ne va faire pour le chercheur embarqué, mais qui fait proprement partie de sa « fiche de poste » s'il ou elle souhaite développer des relations de collégialité dans le contexte pratique qu'il habite.

V. « Et donc ? » : nourrir une « réflexivité conséquente »

> *Recherche-action, ça peut donner l'idée que c'est question de faire travailler ensemble des chercheurs avec des praticiens … or si ce n'était que ça il n'aurait pas fallu relier recherche et action dans un seul mot par un trait. Recherche-action. C'est le trait la partie plus importante : il transforme et la recherche et l'action par une combinaison inédite!*

Kurt Lewin a été un chercheur en psychologie sociale qui a vécu autour de la moitié du XXe siècle. Derrière sa production scientifique, il y a eu des expériences « embarquantes », comme celle de soldat lors de la première guerre mondiale et de refugié lors de la deuxième (Liu, 2021). Nourri de ces expériences, Lewin a introduit en premier (dans des écrit publiés après sa mort) le terme « recherche-action » (Lewin, 1947), pour contribuer à la lisibilité d'une posture (que je dirais « embarquée ») qui frottait fortement avec le positivisme courant à son époque : une vision universaliste du savoir scientifique marquée par une indifférence forte au contexte. « Recherche-action » est donc un des mots qu'on peut utiliser pour décrire ce que fait un chercheur embarqué. La dénomination « recherche-action » choisie par Lewin, et reprise par les chercheurs qui ont approfondi son héritage par la suite (dont en France il faut au moins mentionner Michel Liu), a le bénéfice de ramener la recherche à une vision pragmatique, qui reconnaît que tout savoir demeure toujours une forme d'action qui origine d'un contexte donné et qui réagit sur ce même contexte (Latour et Woolgar, 2006). Par contre, je trouve que ce même

terme « recherche-action » peut introduire des problèmes à son tour. Notamment, comme le montre la réflexion qu'ouvre cette section, elle risque de poser une séparation préalable entre « recherche » et « action » et entre « chercheurs » et « praticiens », qui me semble en effet frustrer le propos même de Lewin de décrire une posture entre les deux.[4]

Quand on est chercheurs et chercheuses embarqués, il n'est qu'avec une certaine violence qu'on peut arriver à dire « voilà mon diagnostique, à vous de la mettre en pratique, mon travail ici est fini », comme à vouloir séparer sa recherche d'un contexte de mise en pratique. La raison est que si aucune action n'a été prise dans l'organisation sur un sujet, c'est souvent pour une raison : pour un blocage qui n'est pas que dans la tête des personnes qui le font remonter. Il y a donc une vraie *friction* entre la prise de conscience d'un sujet comme problématique et le repérage d'une capacité d'agir située par rapport à ce même problème. Cette capacité n'est pas donnée, mais elle est à construire … et c'est à mon avis une des tâches du chercheur embarqué de *contribuer à construire cette capacité d'agir*, sans la décharger sur les autres pour des questions de « juridiction » Avec ça, je ne veux pas dire que ce soit facile, mais qu'on fait ici la rencontre avec un domaine d'apprentissage qui s'ouvre pour les chercheurs et les chercheuses embarqués afin de cultiver des capacités de « navigation » qui ne sont pas demandées aussi systématiquement dans le contexte académique.

> *J'ai demandé à Julie, qui fait partie de l'équipe formation, de produire un récit pour l'analyse de pratiques d'équipe que j'anime depuis trois mois. On se voit pour en discuter, et la rencontre prend un tournant inespéré quand elle m'offre cette question :*
> *« Je me demande pourquoi on commence si souvent par ce qui ne va pas ! ».*
> *Sa question m'amène à essayer d'articuler la différence entre « râler entre collègues » … et une dynamique apprenante au sein d'une organisation. Dans cette conversation avec Julie, je me rends compte que la tâche de recherche embarquée comporte une rencontre avec un tas de faits « déjà connus » par beaucoup de personnes dans une organisation, et – ce qui n'est pas toujours un atout - « déjà diagnostiqués ». Comme les diagnostiques dans les couples qui ne se parlent plus, ces jugements peuvent parfois accroitre une atmosphère de dépossession de capacité d'agir face à ses propres circonstances (style : « on aurait dû y penser il y a longtemps mais on ne le savait pas, maintenant c'est trop tard pour faire quoi que ce soit, mais en fait on devrait tout arrêter pour recommencer correctement »). 30 minutes après, lorsque Julie sort de la salle, je reste avec cette question : comment alimenter une communauté apprenante, qui ne s'arrête pas à des diagnostiques paralysants, mais qu'interroge avec persistance et honnêteté ce que ça comporterai de « faire avec » les circonstances où on est déjà ?*

[4] Pour une réflexion plus approfondie sur les différentes dimensions où se joue l'hybridation du chercheur embarqué et du savoir qu'il ou elle produit par son embarquement, voir Gardien (2013).

Hannah Arendt est une philosophe juive allemande qui a été questionnée toute sa vie sur l'expérience du totalitarisme, à laquelle elle à échappé de manière rocambolesque pendant le régime Nazi, afin de se réfugier aux États-Unis. Pour Hannah Arendt, l'agir « politique » n'est pas seulement le fait d'« avoir une proposition » à jeter dans l'océan du « discours public », en espérant que quelqu'un d'autre la mette en action. L'agir politique demande de cultiver, avec d'autres, une capacité de « réflexion conséquente ». Pour Arendt, ça fait partie du travail de s'interroger sur *comment* les questions qui sortent d'une réflexion partagée vont être assumées. [5] Cela, afin de ne pas prendre la posture du « râleur éclairé », qui sait comme il faudrait faire, en attendant le jour où il sera monarque absolu, mais entre-temps se borne à faire partie de sa sagesse … sans plus.

Cet aspect de la posture de chercheur embarqué est celui qui m'a pris le plus de temps à accepter comme faisant partie de mon métier *de chercheur*. En parallèle, dans les cercles académiques il y a aussi une prise de conscience et une remise en discussion progressive des hiérarchies implicites entre théorie et pratique (Dunne, 1993). Est-ce qu'une théorie qui n'est pas ancrée dans la pratique mérite de la crédibilité, même si elle est logiquement correcte ? Est-ce que la théorie n'est parfois de l'auto-indulgence ou un refuge? Est-ce que la pratique n'est que la « petite sœur » de la théorie, ou n'est-elle pas la source de questions qui permettent de ramener la théorie à une dimension de service ?

De la même façon, la position d'Arendt pose des questions difficiles aussi coté praticiens : est-ce qu'un praticien ne fait pas de la théorie ? Ne suit-il ou elle aucune rationalité dans ce qu'il fait? Est-ce qu'un praticien qui ne sait pas prendre du recul demeure un bon praticien ? Est-ce que un praticien qui ne remet pas en discussion les théories implicites qu'informent ses action ne risque de devenir, à longue terme, un petit dictateur attaché à la même recette n'importe quel soit le contexte?

Faire de la recherche au Campus en tant que chercheur embarqué signifie à la fois (1) accepter de se faire travailler par ces questions … et (2) rappeler à ses collègues investis dans la pratique qu'il y a un travail à faire de leur coté non plus ! Sous cet angle, le Campus est donc un « futur proche », où une hybridation de rôles est en train de se jouer, qui pourra acquérir valeur de proposition pour toutes les organisations (les

[5] À ce sujet, il est intéressant de juxtaposer ces considérations avec les réflexions de Dubey (2013), autour de l'embarquement comme part d'un plus large projet de société fondé sur des relations assumées de plus en plus de manière libre et responsable, et non pas issues de l'assujettissement: "En reformulant la problématique de l'embarquement sous l'angle de la question politique de la liberté et de l'autonomie, des individus comme des collectifs, dans les situations de travail comme dans la vie hors travail, il me semble que nous ne faisons donc qu'emboîter le pas à un mouvement plus général de la société civile que cette démarche, par conséquent, n'est ni isolée, ni l'œuvre d'intellectuels en mal de réflexivité, mais participe d'un projet commun qui vaut pour lui-même" (par. 9).

universités, mais aussi les entreprises) où une division nette entre théorie et pratique pâtit une remise en question croissante.

Pour en revenir à Hannah Arendt, je vois donc un double travail à faire pour un chercheur embarqué. D'un coté (et je reviens là à un principe que j'ai déjà énoncé), il faut accepter de« se faire porter » un petit peu plus loin que la notion de « restitution des résultats » peut suggérer. Une conférence c'est bien, mais ce n'est pas assez. Un article publié sur une revue à comité de lecture c'est fondamentale, mais ce n'est pas assez non plus. Il faut chercher de « faire vivre » la réflexion dans l'organisation pour qu'elle éveille une vive curiosité et anime à la prise d'initiative (on sous-estime toujours ce que deux ou trois personnes qui ont entamé une vraie conversation entre eux peuvent actionner dans une organisation) et à ne pas craindre l'expérimentation informelle comme moyen d'apprentissage. En tant que chercheur, il faut aussi s'autoriser à se lancer en premier, quitte à tomber dans le « dilemme du prisonnier » (« je me rajoute si tu y vas en premier, sinon je resterai immeuble si je te verrai immeuble »).

De l'autre coté, il y a un travail à faire avec des collègues qui se voient plutôt comme des « praticiens » … pour qu'ils (re)prennent possession de leur capacité de théoriser sur ce qu'ils font, de prendre au sérieux la connaissance du terrain qu'ils ont accumulé, et de les inviter à se mettre en jeu par un « *trial and error* » qui alterne la prise de recul à la poursuite d'expérimentations pratiques. Il faut leur faire entendre que de dire « je vois le problème mais je ne suis qu'un praticien » … c'est au fond un acte de dépouillement de sa capacité d'agir, et leur rappeler qu'il demeure toujours possible d'engager leur ressentis par des expérimentes qui aident à faire bouger les diagnostiques paralysantes qui circulent dans une organisation.

Au final, je reviens donc à ce trait d'union dans le mot « recherche—action ». Il faudrait, peut-être, l'écrire comme ça, **géant**, pour rappeler que, sans le trait, il s'agit de deux mots différents … et ce n'est que par le trait que chaque mot est transformé. Par la recherche—action, le chercheur académique et expert devient *chercheur embarqué*, et le praticien finit par se prendre davantage au sérieux comme *praticien-chercheur*.

Conclusion

Je termine ces réflexions par une synthèse des principes qui me semblent gouverner le travail du chercheur embarqué, dans la limite où ils m'ont aidé à retrouver ma propre posture de chercheur dans un contexte associatif. J'espère qu'ils puissent être utiles à d'autres chercheurs et chercheuses qui vont s'investir au Campus de la Transition, ou plus en général dans une institution de la société civile hors du cadre académique. En même temps, j'estime que ces considérations vont bénéficier aussi tous ceux et celles qui se retrouvent dans les différentes gradations possibles entre mon cas de chercheur embarqué dans

l'associatif et le pôle opposé de chercheur académique mono-disciplinaire (et à l'aise avec une telle posture !), tels que : les chercheurs et chercheuses dans des laboratoires ou des équipes interdisciplinaires où ils ou elles ne partagent pas les mêmes codes que leurs collègues, les chercheurs et chercheuses qui vont à l'encontre de sujets de recherche (tels que la transition écologique et sociale [Collectif FORTES, 2020]) intrinsèquement interdisciplinaires, les chercheurs et chercheuses investis dans le terrain. Dans des façons différentes, chacun et chacune d'entre eux demeurent des « praticiens de la recherche » qui vont être touchés à un degré différent par les questions de « perte de fond », de « public d'utilisateurs » et de « défi de construction de relations collégiales » que j'ai pu décrire par rapport à ma propre expérience.

L'écriture des considérations que j'ai partagées ici m'a aidé à prendre conscience moi-même de la posture que j'ai fini par adopter dans le rôle de chercheur embarqué, et j'espère ainsi que d'autres chercheurs et chercheuses seront animés à porter un regard réflexif sur leur propre expérience, et seront peut-être motivés à la partager par l'écrit avec la communauté éparpillée d'autres chercheurs et chercheuses embarqués.

Voici quelques principes de « recherche embarquée » :

1) Reconnaître la « perte de fond ».
Sortir du cadre dans lequel on s'est formés comporte une perte de lisibilité, par soi-même et par les autres. Il ne faut pas paniquer ou se laisser aller à la perte de confiance. C'est normal.

2) La recherche commence par la prise de recul.
Un noyau essentiel de la pratique de recherche est la prise de recul pour faire « respirer » les questions et les faire travailler. J'ai partagé que pour moi, cette pratique se joue à travers une relation de familiarité avec la parole écrite.

3) Recherche comme « navigation des courants » d'une organisation.
Pour être embarqués, il faut au moins monter sur la barque et « se faire porter » ! Il est important de prendre contact avec l'organisation dans laquelle on est, de l'approcher comme un « terrain » où les gestes, rituels et expressions des participants vont nous conduire vers les courants de questionnements qui animent l'organisation en profondeur, et sur lesquels peut s'installer un travail de recherche original.

4) Découvrir ses différents publics d'utilisateurs.
La publication académique pour un public d'autres chercheurs est une option fondamentale pour un chercheur qui souhaite une validation par

ses paires, mais elle n’est pas exhaustive. À coté de ça, il faut aussi réfléchir sur comment les travaux du chercheur peuvent activer les capacités critiques d’un public d’utilisateurs qui se trouve *dans* le terrain où on est embarqué. Il est ainsi envisageable de chercher d’adresser la production de connaissances aussi aux questionnements d’applicabilité portés par le public qui se trouve *in situ* et avec qui le chercheur partage son quotidien, sans se faire écran derrière son rôle de chercheur pour se soustraire à la différente type de rigueur que cela demande.

5) Recherche comme hybridation des rôles.

Il y a un trait d’union entre recherche et action, qui donne la recherche—action !

Il est utile de ne pas prendre pour acquis que la recherche va « cheminer » toute seule dans une organisation. Une partie du travail du chercheur embarqué est donc aussi de « travailler la terre », ce qui veut dire explorer des pistes pour faire vivre la recherche auprès de l’organisation comme occasion de curiosité et principe d’expérimentation.

Il est également important de responsabiliser les collègues qui ne se voient que comme des « praticiens », afin qu’ils commencent à assumer leur capacité de réfléchir à ce qu’ils font et à le questionner de manière explicite, dans un esprit d’apprentissage.

Bibliographie

Arendt, H. (2013). « Labor, Work, Action » paru dans Jerome Kohn (dir.), Thinking Without a Banister : Essays in Understanding 1953–1975. New York, NY : Schocken.

Collectif FORTES (2020). *Manuel de la Grande Transition*. Paris: Les Liens Qui Libèrent

Dubey, G. (2013). Embarqués. *Socio-anthropologie 27*: 9-20

Dunne, J. (1993). *Back to the Rough Ground : Practical Judgment and the Lure of Technique*. Notre Dame, IN : University po Notre Dame Press

Ellis, C., Adams, T.E. et Bochner, A.P. (2010). Autoethnography: An Overview. *Forum Qualitative Sozialforschung / Forum: Qualitative Social Research, 12*(1), Art. 10. URL : <http://nbn-resolving.de/urn:nbn:de:0114-fqs1101108> (consulté le 16 février 2023)

Gardien, É. (2013). Embarquement du chercheur : de l'hybridation des savoirs scientifiques. *Socio-anthropologie 27*: 35-47

Guba, E. et Lincoln, Y.S. (1981). « Do Evaluators Wear Grass Skirts? "Going Native" and Ethnocentrism as Problems in Utilization ». Communication à la Conférence Annuelle Jointe de l'*Evaluation Network* et de la *Evaluation Research Society*. Austin, TX (oct. 1981). URL: <https://files.eric.ed.gov/fulltext/ED213750.pdf> (consulté le 16 février, 2023)

Latour, B. et Woolgar, S. (2006). *La vie de laboratoire : La production des faits scientifiques*. Paris : La Découverte.

Lewin, K. (1947), Channels of group life: Social Planning and Action Research, *Human Relations 1* : 143–153.

Liu, M. (2021). « La démarche de recherche action : une rupture épistémologique », paru dans *Les questions de démocratie dans les transformations du monde actuel*" par Patrick Obertelli et Richard Wittorski (dir.). Nimes : Champ social Editions.

McLuhan, M. (1977). Man and Media. Conférence Publique à l'Université de York, Canada. URL : <https://marshallmcluhanspeaks.com/media/mcluhan_pdf_12_ZS6aMYZ.pdf> (consulté le 16 février, 2023).

McLuhan, M. et McLuhan, E. (1988). *Laws of media : The New Science*. Toronto, ON : Univeraity of Toronto Press.

Patton, M.Q. (1997). *Utilization-Focused Evaluation*, 3è ed. Thousand Oaks, CA : SAGE.

Pugen, A. (2015). Experimental Poiesis as Systems Thinking : McLuhan's Tetrad and the Comprehension of Complexity. *Systema : Connecting Matter, Life, Culture and Technology, 3*(1) : 119–130.

Annexe

Je termine par une schématisation des deux « pôles» qui m'ont aidé à différencier entre différents manières d'interpréter le métier du chercheur : le chercheur académique et le chercheur embarqué. La schématisation (dite *tètrade)* est inspirée par le travail de McLuhan et McLuhan (1988), qui l'ont introduite pour faciliter la prise de conscience de ce que une catégorisation met en évidence, des « rôles » qu'elle fait revivre, des choses qu'elle rend moins lisibles (au point de les rendre obsolètes) et des paradoxes qui apparaissent quand chaque catégorie est poussée à l'extrême.

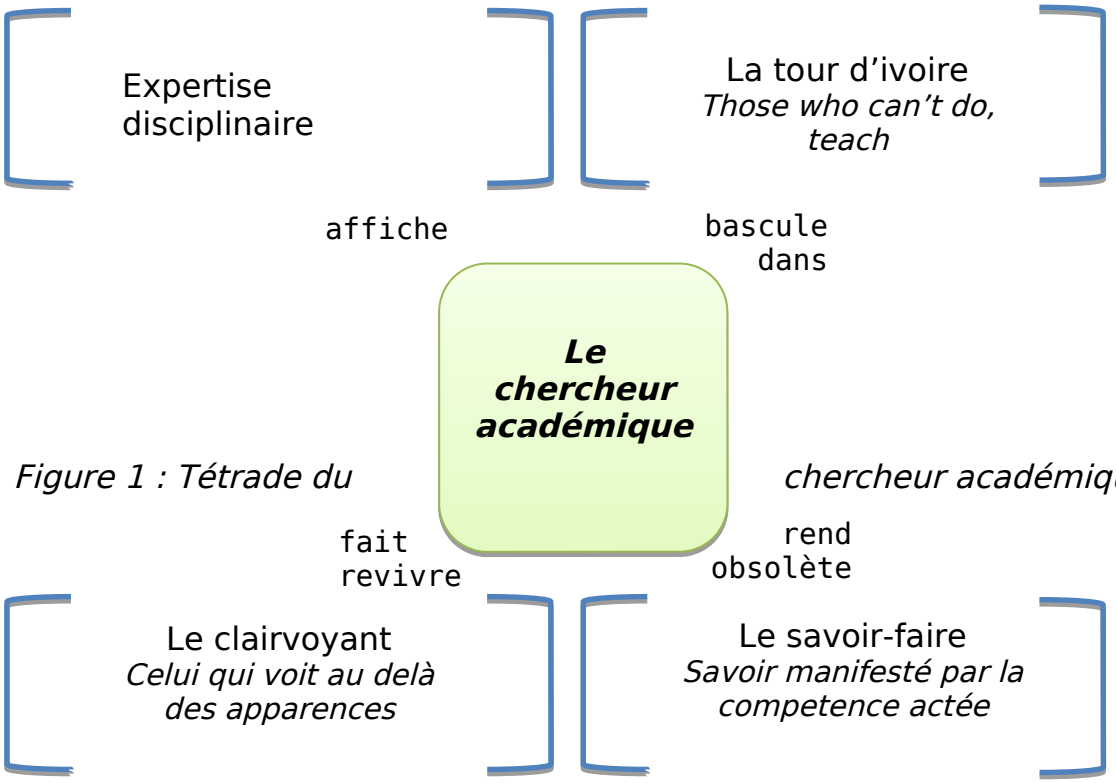

Figure 1 : Tétrade du chercheur académique

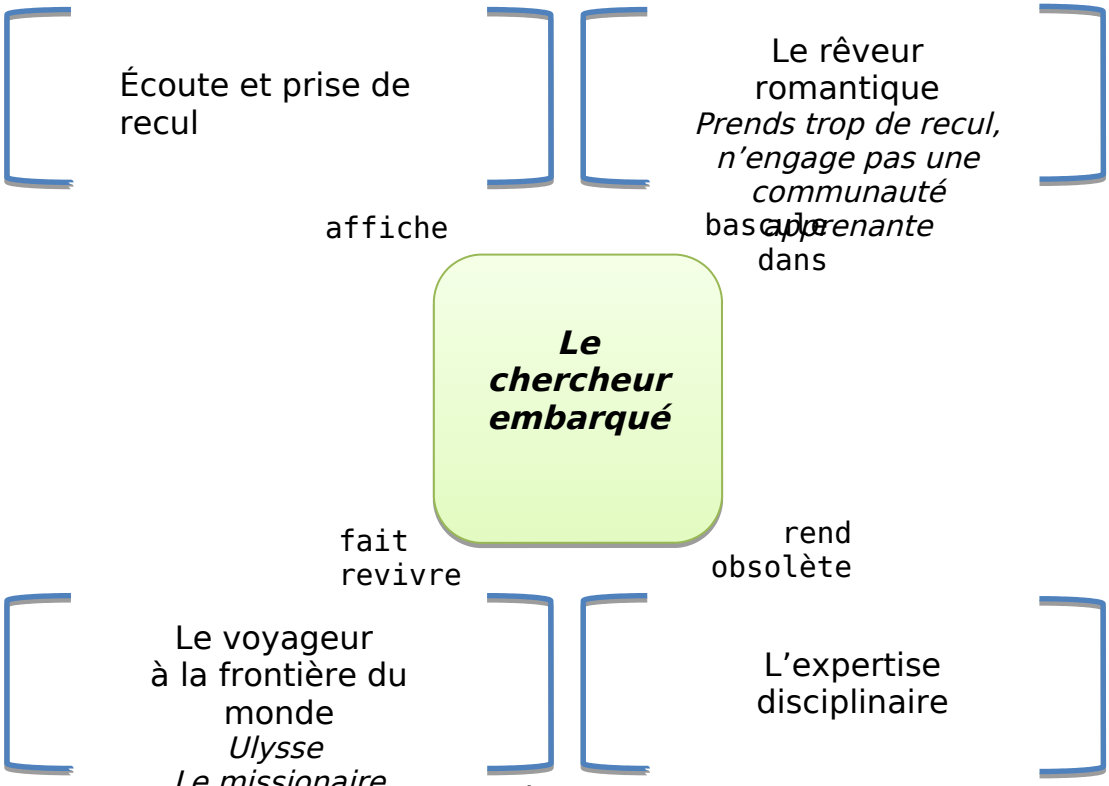

Figure 2 : Tétrade du chercheur embarqué